« Le faubourg se suffit à lui-même, il existe non point replié sur lui, mais indifférent à la ville, avec une pointe de feinte et de coquetterie dans cette indifférence.» Pierre Sansot, Poétique de la ville, Paris, Payot-Rivages, 2004, p.424.

C’est dans les faubourgs que l’on lit le mieux les dynamiques socio-économiques qui ont forgé la ville de Paris. Le développement et l’urbanisation de la ville se sont faits de manière centrifuge le long de ces faubourgs.

Pour étudier les cours, si caractéristiques du tissu de faubourgs, il convient de revenir au préalable sur la constitution de ces derniers.

Voici un court historique de l’évolution des faubourgs parisiens :

**XIII-XIVe siècle** : essor des activités commerciales et artisanales, dû notamment à des avantages financiers (peu de taxes) dans les faubourgs, au-delà des enceintes de la ville. Ces faubourgs forment un entre-deux ville/campagne.

**XIV-XVIIIe siècle** : premières rues-faubourg intégrées à l’intérieur de l’enceinte de Paris. Bien qu’inclues, elles gardent leurs spécificités :

Axe majeur de circulation

Abondance de commerces et d’artisans

Structuration de l’urbanisation de la ville

**XIXe siècle** : Cours et passages deviennent les lieux de l’industrie à l’est de Paris et de lotissements à l’ouest. Ces cours, lieux privilégiés pour l’artisanat et l’industrie contrastent avec les grands boulevards des faubourgs :

Bourgeois et monde frivole sur les grands boulevards, misère et surpopulation dans les cours.

«L’ouverture, par Haussmann, d’avenues larges et dégagées facilite la circulation, et, rapidement, le quartier devient un des plus importants nœuds d’échanges économiques et humains qui assurent la dynamique de la ville. Dans cette ébullition, le petit artisanat fleurit, les commerces aussi, tout comme les théâtres et les lieux de divertissement sur les Grands Boulevards.» ARAGON A., la trame des faubourgs de Paris.

**Aujourd’hui** : Après les vagues d’immigrations successives, on observe une mosaïque de l’immigration qui perpétue souvent la tradition commerciale.

On trouve dans le travail du photographe Robert Doisneau de nombreux clichés saisissants l’atmosphère des faubourgs parisiens à la moitié et fin du XIXe siècle.

Son travail sur les Halles, et celui sur les artisans, font partis des plus connus.

Dans ses photos, on voit le Paris grouillant des faubourgs, les mélanges entre les générations, entre les couches de la société, et souvent, on voit une joie de vivre dans les visages qu’il capture.

Les cours, développées en parallèle de l’urbanisation des faubourgs, répondent avant tout à un besoin des artisans et des nouveaux immigrants, issus de l’exode rural:

«Au début ce sont essentiellement des artisans qui s’y installent, mais avec les travaux d’aménagement du « Grand Égout» (1737-1766) et avec les cessions des terres des religieux (1770-1773), le territoire est rapidement loti et de plus en plus de maisons de la haute bourgeoisie sont construites. Parallèlement à ces changements, les Grands Boulevards, devenus lieux de promenade, voient fleurir de nouvelles activités liées à la mode et au divertissement (théâtres, magasins de textiles, coiffeurs, etc.). Ils voient aussi apparaître les débuts d’une industrialisation (manufactures de porcelaine, soieries, ateliers de confection, etc.). Attirés par le dynamisme économique de la capitale en mutation, les provinciaux viennent en masse des campagnes : l’exode rural commence. Il faut loger les nouveaux travailleurs. Les faubourgs explosent.» ARAGON A., la trame des faubourgs de Paris.

Dans le tissu parcellaire des faubourgs, on trouve ainsi des immeubles d’habitations sur rue, puis sont construits d’autres bâtiments le long des limites internes de la parcelle, auxquels on accède souvent sous porche.

Ces nouveaux bâtiments, d’abord écuries et ateliers, s’organisent donc autour d’un vide central, la cour. La forme de cette cour est très rarement un carré. Au contraire, elle prend des formes qui peuvent sembler complexes, dûes à l’implantation du bâti. Ces formes offrent plusieurs avantages. Cette cour «unique» (continuité du sol), crée différentes unités de lieu et plusieurs distribution.

**La forme même de la cour permet de diviser et de rassembler, soit en d’autres termes, de spacialiser la parcelle.**

Elle est ainsi en premier lieu un espace fonctionnel : c’est là que l’on achemine et livre les matières premières pour l’artisannat et les commerces, et elle permet aussi d’être un lieu de stockage temporaire. On observe que ces cours servent également d’espace de travail pour certaines grosses pièces Par exemple certains ateliers de bâteaux, comme la cour du 22 rue de Charonne, partiellement couverte sous verrière, naguère occupée par une entreprise dessinant au sol les épures échelle 1 des charpentes de bateaux.

**Les cours sont donc issues d’un besoin, avant de devenir un trait caractéristique des faubourgs.**

Nous avons vu précedemment qu’à l’ére de l’industrie, fin XIXe, le modèle de la cour est transformé par endroit afin d’accueillir les machines à vapeur, aussi bien pour des usages de production que de confort (chauffage, eau, etc) :

«Les activités industrielles prennent un essor considérable ; leur diffusion s’opère progressivement du faubourg Saint-Antoine vers le Nord, prenant Paris en écharpe. Les cours et les passages sont le lieu par excellence de ce type d’activités.» FLEURY Antoine, La rue-faubourg parisienne.

La cour confirme de la sorte son statut d’espace central d’un îlot, de coeur du bâti qui rassemble logement et production.

Cette évolution prouve encore une fois l’efficacité de la cour en termes d’usage et de distribution. Elle le prouve si bien que les premiers plans d’usines s’inspireront des plans de cour.

En effet, on trouve dans les premiers plans d’usines une disposition en plan que l’on peut rapprocher du plan basilical (grande nef et bas-côtés) mais également du plan de cours avec un espace central (qui peut être couvert par verrière ou non) qui distribue les différents lieux de l’usine.

« Ce modèle a paru d’ailleurs suffisamment intéressant pour que de nombreux établissements industriels adoptent, à leur création, ce type d’organisation soit en réinventant les cours existantes, soit en reproduisant ce schéma dans les constructions entièrement nouvelles qui intègreront les concepts des nouveaux modes de production : utilisation de l’énergie, des machines etc...» MARIN Jérôme, L’insertion de l’artisanat en milieu urbain, l’exemple des cours du Faubourg Saint-Antoine.

Lors du XIXe, la forte augmentation démographique dans les faubourgs pousse à la surélévation des immeubles sur cour, apparaît ainsi une relation habitat/travail nouvelle et forte. Dans ces cours vivent et travaillent nombre d’immigrants issus des campagnes françaises et de l’étranger.

Apparaissent donc, avec les nouvelles surélévations, des courettes pour répondre au besoin d’éclairer et de ventiler ces logements.

Enfin, la cour est toujours un espace de circulation et souvent de représentation pour l’artisan (tel artisan travaille dans telle cour).

Ainsi, les artisans ont été contraints de partir, laissant place à des bureaux, résidences, ou logements de type «lofts».

Un des exemples les plus flagrants est celui de la cour du 74 rue Amelot, qui accueillait dans le passé des fonderies de bronze, puis les ateliers de Gustave Eiffel.

Aujourd’hui, l’ensemble de la cour appartient aux «Jardins du Marais», complexe hôtelier qui a reconverti tous les bâtiments de la cour en chambres d’hôtels et restaurants. La reconversion des immeubles industriels de la cour du 74 Amelot n’a absolument pas tenu compte de l’héritage industriel, si ce n’est le nom des bâtiments (et encore). On voit donc que les plans d’étages ne se calque en rien sur les tracés qui préexistaient, ni même sur le rythme des fenêtres.

Autre point, l’accès à la cour reste possible au passant, mais demeure filtré par le passage à la réception.

Ainsi, si les qualités des cours de faubourgs comme organisations spatiales dans la ville sont encore aujourd’hui indéniables, la question de leur devenir n’est toujours pas résolue.

Sur cet emplacement existaient des ateliers d’ébénistes et de vernisseurs. Un incendie a tout détruit et l’espace est resté en friche de nombreuses années. Au milieu des années 1980 il fut un lieu fréquenté par les graffeurs. Au fond de l’image, on aperçoit les cours des immeubles de la rue de la forge royale. L’immeuble avec les colombages est situé au fond de la cour donnant sur la rue Charles Delescluzes. Aujourd’hui à la place du terrain vague a été contruit un immense gymnase en sous sol.

«Sur le plan de l’occupation des îlots, on voit d’ailleurs se dessiner une certaine spécialisation des fonctions. C’est ainsi par exemple que pour des îlots représentants des densités de surfaces de planchers équivalentes, on trouve des densités de population très différentes. Elles pouvaient varier en 1962 par exemple entre 250 habitants à l’hectare pour des îlots proches de la Bastille largement occupés par le commerce et l’artisanat de l’ammeublement et plus de 1500 et même 2000 habitants à l’hectare pour des îlots reconquis par l’habitat.» MARIN Jérôme, L’insertion de l’artisanat en milieu urbain, l’exemple des cours du Faubourg Saint-Antoine.

Aujourd’hui se pose la question de la cohésion de la cour qui s’effrite avec le départ des artisans.

Les raisons de ces départ sont avant tout financières, en effet, les potentialités offertes par les ateliers et les immeubles sur cour ont poussés les propriétaires à une hausse des loyers de ces bâtiments : «Le fonctionnement du marché foncier rend de plus en plus difficile le maintien, en centre ville, de ces activités traditionnelles, concurrencées par d’autres utilisations de terrain et du bâti, plus rémunératrices pour les investisseurs.» MARIN Jérôme, L’insertion de l’artisanat en milieu urbain, l’exemple des cours du Faubourg Saint-Antoine.